

De l'image au mot Les procédés de lexicalisation dans et par la radio-trottoir

Pius Ngandu Nkashama

Volume 32, numéro 3, septembre 1987

La fertilisation terminologique dans les langues romanes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/003729ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/003729ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ngandu Nkashama, P. (1987). De l'image au mot : les procédés de lexicalisation dans et par la radio-trottoir. *Meta*, 32(3), 285–291.
<https://doi.org/10.7202/003729ar>

DE L'IMAGE AU MOT LES PROCÉDÉS DE LEXICALISATION DANS ET PAR LA RADIO-TROTTOIR

PIUS NGANDU NKASHAMA
Université d'Annaba, Algérie

INTRODUCTION

Dans plusieurs Centres de linguistique en Afrique, s'élaborent fréquemment des lexiques portant sur les lexèmes introduits dans la langue française telle qu'elle se parle dans tel ou tel pays. Les **africanismes**, ou ce qui se veut tel, constituent actuellement une expérience originale qui permet de mesurer, non seulement la diversité des comportements linguistiques dans les énoncés, mais de rendre perceptibles les mécanismes d'enrichissement et de **fertilisation du vocabulaire**.

L'une des difficultés majeures de cette lexicographie est le manque de référents aux langages multiples superposés. Contrairement aux pays de langue anglaise où la pidginisation l'a emporté sur les formes classiques des grammaires standardisées, le français a gardé un statut d'inviolabilité qui a donné cette langue académique que les Africains, même les moins scolarisés, manient parfois avec une bonne conscience affectée, à la limite du mimétisme burlesque.

L'effort pour établir un vocabulaire des **africanismes** trouve l'une de ses sources les plus originelles dans la **radio-trottoir**.

En ce qui concerne le Zaïre, un grand nombre de termes admis comme **abacost**, **doigter**, **braiser**, **deuxième bureau**, **acquéreur**, qui figurent dans les répertoires de l'AUP-ELF et des statistiques du « Centre de linguistique théorique et appliquée », relèvent de cette même radio-trottoir.

Le phénomène de la **radio-trottoir** se circonscrit lui-même dans une aire de circulation des messages et de la communication qui n'a pas encore été bien délimitée. Il se superpose lui-même aux ambiguïtés des discours politiques, pour les amplifier, et surtout, pour en démontrer les aspects excessifs.

En réalité, la **radio-trottoir** se distingue de la rumeur publique, parce que son contenu est toujours véridique, et son expression toujours authentique. Les causes de sa formulation sont multiples, dont la plus immédiate est provoquée par la falsification permanente que véhiculent les langages politiques. Dans la terminologie de la **radio-trottoir**, le terme « politique » veut simplement dire, « duperie sournoise », « illusion, duplicité » et même « supercherie », sinon « mensonge » à l'état brut. Un époux volage fait de la « politique » à sa femme avec ses entourloupettes, un faux ami fait de la politique en payant ses consommations en monnaie de singe, un responsable commercial fait de la politique en truandant ses clients.

On a longtemps attribué le phénomène de la **radio-trottoir** à l'importance de l'oralité. Il semble que l'oralité ne soit pas le seul prétexte originel, parce que les procédés effectifs de son langage se retrouvent actuellement dans un grand nombre de revues et magazines, et qu'ils se rapprochent des modalités langagières des pamphlétaires. Le roman d'Henri Lopes, *le Pleurer-rire*, se construit entièrement sur le modèle paradigmati-

que et parodique de la **radio-trottoir**, comme l'a montré Kalonji Zezeze dans son étude « Éléments pour une analyse plurielle du *Pleurer-rire* de Henri Lopes » (dans *Peuples noirs, peuples africains*, n° 37, 1984).

Ce qui est remarquable dans ces langages, c'est leur grande diffusion. Ensuite, le contenu maximalisé des messages véhiculés, et enfin le système de codification qui s'effectue par un usage particulier des mots qui finissent par se lexicaliser à un autre niveau. Une **fertilisation du lexique**, c'est pourquoi elle nous intéresse ici.

1. LE CODE DE LA RADIO-TROTTOIR

Ces langages ont souvent été assimilés, à tort, à des sociolectes. À tort, parce qu'ils se distinguent radicalement des parlers sociolectaux, comme l'**indoubill**, appelé encore le **frankinois**, le « français de Kinshasa ». Ce **frankinois** qui fait actuellement l'objet des dictionnaires spécialisés, est plus proche du **petit nègre** ou du **français de Moussa** que l'on rencontre à Abidjan en Côte d'Ivoire. En fait, le **frankinois** est réservé à des cercles restreints, qui traduisent à leur manière de l'argot « du milieu », des comportements linguistiques des bandes organisées. Des variantes peuvent affecter le lexique, mais aussi la morphologie, la syntaxe, et les systèmes phonologiques eux-mêmes. De telle sorte qu'il ne soit plus accessible qu'à des initiés, et ne se répand que très difficilement en dehors de son aire de diffusion. Il est à distinguer du véritable « français de Kinshasa », qui intègre à la langue française des mots empruntés au lexique de l'**indoubill**.

La **radio-trottoir** n'est pas non plus un niveau de langue, de la manière dont on parle des dialectes en sociolinguistique. Car dans le cas de tels langages, le critère de prévisibilité peut jouer dans la forme lexicale qui exige une certaine permanence. Ce qui voudrait dire, sur le plan linguistique, que le sens ne se définira que dans les relations du mot avec les autres vocables du discours.

Son caractère principal est dans le code qu'elle porte, et qui soit en même temps accessible aux autres mécanismes structurels, morphologiques ou syntaxiques. Une information qui circule sur le réseau et le **canal** de la **radio-trottoir** est directement identifiée en tant que telle. Elle comporte un coefficient d'identification qui lui permet de décaler le message sur son propre registre, et de transposer le mot de son sème originel. Des expressions phatiques comme *o comprendre kaka* (« à toi de comprendre ») situent le contexte, et déterminent l'acte illocutif et même référentiel. L'expression linguistique est ainsi mise en relation avec une situation extérieure au langage. Le fait de recourir au lingala accentue encore davantage ce décalage sémantique.

wana ezalaki proverb

ce n'était qu'un proverbe

yango elobi nganga

c'est ce que dit le sorcier

(parole de l'occulte)

Un exemple courant : la rumeur publique peut pronostiquer un remaniement du gouvernement. Tant qu'il ne s'agit que d'une rumeur, l'information comporte un coefficient de probabilité qui détermine la forme de sa circulation. Transposée au niveau de la **radio-trottoir**, l'information devient une évidence et une certitude. Lorsqu'elle est démentie, c'est la **radio-trottoir** qui a raison, et non le responsable qui n'a pas procédé au remaniement. La contre-information et les démentis formels n'atteignent pas à l'authenticité du message.

Il est vrai que les pouvoirs politiques arrivent à infiltrer les réseaux d'information de la **radio-trottoir**. Cependant, de par sa fonction sociale, celle-ci s'avère toujours être insaisissable. Et une contre-vérité infiltrée par la propagande se détecte d'elle-même, comme si elle ne remplissait pas les conditions nécessaires au fonctionnement linguistique. Ces agents s'appellent d'ailleurs dans la **radio-trottoir**, les **songueurs**.

C'est donc que la **radio-trottoir** s'est constitué un code, et qu'elle opère dans un champ qui lui est propre. Elle comporte des caractères linguistiques suffisamment dis-

tinctifs, pour qu'elle puisse être considérée comme un langage particularisé. Son corpus dont l'extension est indexée par des formules de codification, peut se dégager à partir des critères définis, dont le plus important est celui de l'usage. Il est même possible de procéder à une identification de son champ sémantique, et d'induire à partir des énoncés observables au type de comportement linguistique qu'ils impliquent. Elle ajoute des acceptions supplémentaires à un vocable, de telle sorte que ces acceptions supplémentaires effacent le sens originel de la forme morphémique.

La difficulté principale reste le fait que la **radio-trottoir** est davantage un processus de codification, qu'un code réellement explicite. Son caractère clandestin l'empêche de fonctionner dans un contexte autonome, qui indique par lui-même les lois de son système. Elle n'est pas normative, et cependant, elle doit rester suffisamment souple et systématisable, pour se faire identifier rigoureusement, et jouer son rôle au niveau des comportements linguistiques.

Le fait le plus logique de ce système, est la récupération de son lexique usagé (et devenu impertinent) par les sociolectes comme le **frankinois**. Cela veut dire qu'une fois que le vocable a cessé de fonctionner au niveau de la **radio-trottoir**, il cesse de faire partie de ce registre et change de sens dans la communication. Cette transformation de sèmes ou de séquences de sèmes produits par la **radio-trottoir** en vocables univoques est un acte de lexicalisation.

C'est ainsi que le terme *vieux colo* (« vieux colon ») qui désignait dans la **radio-trottoir** les responsables politiques qui se conduisent à la manière des anciens colonisateurs avec leurs discours musclés et la répression violente, une fois détecté dans ce sens-là, a cessé d'appartenir au lexique de la **radio-trottoir** pour être versé au répertoire lexical du **frankinois** pour désigner les « souteneurs » et ceux qui financent les coups de mains des *ngembo*, les « blousons noirs ». Du coup, *vieux colo* a changé son extension sémantique, pour désigner tout responsable, du chef de bande au chef de la famille, qui adopte à l'égard de ses subordonnés une attitude coloniale. Il s'est lexicalisé par un acte d'encodage et de décodage, à un autre niveau de langue qui permet d'en déterminer l'étymologie. Des morphèmes catégoriels peuvent alors intervenir, et le faire entrer dans un lexique explicite. Ainsi de *zondomiser*, reconstruit sur le modèle de « sodomiser », qui désignait dans la **radio-trottoir** l'acte d'empoisonnement qui a entraîné la mort de Zondomio, l'ancien Président de l'Assemblée nationale, présentée par la Voix officielle comme une mort naturelle. Actuellement, le verbe *zondomiser* signifie simplement, « supprimer son rival politique ou dans l'amour par l'empoisonnement sophistiqué ». Dès lors, les locuteurs en comprennent directement le sens, et le lexique en est tiré *a posteriori*.

2. LES PROCÉDÉS DE LA RADIO-TROTTOIR

Une première opération dans la **radio-trottoir** est la dénomination lexicale : l'usage des noms propres dans un sens déformé, établissant une autre relation avec le référent anthroponymique.

Lorsque le Président de la République avait décrété la politique dite de « quota » et d'« équilibre régional », qui voulait que tous les groupes et tous les clans soient représentés proportionnellement dans la Fonction publique et dans les organismes de l'État, les gens ont senti que cette politique visait en réalité certains groupes déterminés qui, par le nombre croissant de leurs intellectuels, constituaient une menace potentielle pour le système mis en place. Parmi ces groupes, celui des Baluba était désigné du doigt, parfois, nommément. À l'époque, la **radio-trottoir** a voulu expliquer que le Président, qui est de l'Équateur à l'autre bout du pays Baluba, avait pris cette mesure par un geste de frustration, parce qu'il venait de découvrir que son père présumé — il est orphelin — est un Muluba. Ce que les faits n'ont pas encore démenti, ni confirmé depuis lors. Et la **ra-**

dio-trottoir le désignait alors lui-même par un nom typiquement baluba à cause de morphème affixal récurrentiel **tchi-** : **Tchimanga**.

Dans une phrase comme : **Tchimanga a parlé**, concernant le quota régional lors de l'accès à l'Université par exemple, le sens de l'anthroponyme à l'intérieur du discours veut montrer qu'un Muluba frustré, s'en prend à d'autres Baluba comme pour se venger de ses origines obscures qu'il ne veut pas reconnaître. D'où ce dialogue significatif :

- Tchimanga a décidé le quota à l'Université
- Quel Tchimanga ? Il s'appelle Tchimanga ?
- Mais Tchimanga, quoi ! Le Tchi Tchi Tchi...

Le nom accentue l'absurdité de la mesure, mais en même temps, donne l'information sur la naissance de celui qui prend ces mesures, expliquant par là le sens exact de ses actes.

Le processus de substantivation lexicale par la production d'un sens, peut s'étendre également à l'utilisation des sigles, déformés de leur sens originel. Ici, la dynamique de la **radio-trottoir** est telle qu'elle oblige souvent les pouvoirs officiels à modifier les terminologies adoptées au départ, pour désigner certains organismes de l'État mal gérés, et dénoncés par ces persiflages.

En fait, la **radio-trottoir** n'opère pas ici par une transposition de sens, mais par des sous-entendus véhiculés dans la communication elle-même. Elle multiplie les acceptions associées à la forme morphématique et rend le vocable apparemment plurivoque. Le principe est de dire : derrière le sigle, ce n'est pas ce qui vous est donné officiellement, mais ce que moi je vous donne. Ainsi le sigle **M.P.R.** par lequel se désigne le Parti unique, et qui signifie : le « Mouvement Populaire de la Révolution ». La **radio-trottoir** elle a traduit : **mourir pour rien**. Dans la phrase, « je travaille pour le M.P.R. », le sens superposé au premier dans le langage de la **radio-trottoir** est bien celui de « mourir pour rien ».

De telle sorte que le Parti avait popularisé un slogan qui disait : « le M.P.R. avant tout, le reste immédiatement après ». Transposé au discours de la **radio-trottoir**, cela voulait dire qu'il fallait d'abord « mourir pour rien », et le reste sera accordé « immédiatement après ». Les autorités politiques ont dû supprimer le slogan, en fonction de ce doublement ironique et dépréciatif de sens. La forme est maintenue, ainsi que la catégorie sémantique initiale, mais d'autres éléments de plurivocité viennent hiérarchiser la séquence elle-même dans son analyse sémique.

De tels sigles sont actuellement très nombreux : **SIDA** : syndrome (imaginaire) inventé pour décourager les amoureux (ici l'interprétation vise la prestation pitoyable du médecin qui avait présenté le Sida à la télévision nationale).

D.T.S. : détérioration totale de la situation. Le système a été abandonné en partie à cause de ce persiflage qui indiquait que le peuple n'y croyait pas du tout.

Air-Zaire : Air-Zéro (et souvent « Air-peut-être », en fonction de l'improbabilité de ses horaires), ou même « Zaire-en-l'air ».

P.A.M. qui se voulait le « Programme agricole minimum », devenait le « programme d'amaigrissement maximum ».

Là où la **radio-trottoir** intervient, c'est lorsque ces sigles sont utilisés dans leur forme initiale, mais qu'ils sont compris dans un sens différent, et il faut en être averti pour le découvrir. Ainsi du slogan « retrouvons les manches », lancé vers les années 1966, qui a été abandonné depuis. À l'origine, il voulait inviter le peuple à travailler pour la nation. La **radio-trottoir** a voulu montrer que les responsables eux, pendant ce temps, s'adonnaient à d'autres exercices, et « retrouvons les manches » devenait « retrouvons les jupons » (dans les bordels). « Allons retrousser les manches » voulait finalement se référer directement à la prostitution des cadres supérieurs de l'État.

Un autre procédé de lexicalisation provient des titres de feuillets, des films, des ouvrages ou des pièces de théâtre connus en raison de leur contenu conforme à des situations déterminées, ou pouvant évoquer des contextes similaires. Un film comme « le **Parrain** », tourné à grands frais à Kinshasa lors d'un gala dispendieux, a fourni à la **radio-trottoir** la terminologie nécessaire. Tout responsable politique d'un département ministériel ou d'un organisme d'État quelque peu suspect de complicité et de perversion avec les « milieux », devenait le **Parrain**. À partir de cette forme illocutive d'énoncé, on peut comprendre le jeu d'analogie et d'opposition suscité par la structuration séquentielle du discours.

- C'est Le Parrain qui l'a annoncé.
- Quel Parrain ?
- Tu ne connais pas le Parrain ?
- Non. Le Parrain de mariage ?
- Alors ça, tu n'as qu'à comprendre.
- Ah ! Je comprends. On l'appelle maintenant le Parrain ?
- Et comment donc ? Il a tout d'un Parrain, non ?
- C'est donc lui, *le Parrain* !

Sans la forme lexicalisée par la **radio-trottoir**, le vocable **le Parrain** ne peut fonctionner, et cela rendrait l'acte de parole défectif. L'encodage et le décodage se font à un autre niveau de la forme morphémique, et rendent le référent fonctionnel là où le situe le code du langage lui-même.

De tels procédés ont donné **le Chacal** pour désigner certains responsables politiques à qui est conféré l'avantage de certains vices, **le hibou** pour désigner une catégorie de journalistes officiels qui correspondent parfois physiquement à la morphologie de l'oiseau du même nom : par le port des lunettes. On le rencontre souvent dans les milieux d'étudiants et d'élèves pour désigner leurs enseignants ou des responsables administratifs. Mais ici, la référence au bestiaire n'est pas explicitée en elle-même. Elle ne sert que de prétexte, et joue sur l'ambiguïté et même l'équivoque pour faire passer un autre message.

Ce qui est important à souligner, c'est la généralisation du terme, qui finit par se faire admettre dans le lexique du langage courant, où il garde les sèmes métaphorisés dans la **radio-trottoir**. Apparemment, la forme du morphème semble plurivoque, mais c'est parce que la fonction exclut ici l'acception propre du vocable.

L'opération linguistique qui entre en jeu concerne le passage de la métonymie ou de la métaphore à la sémantisation du lexème, par des facteurs différenciateurs pouvant provoquer une autre redistribution des éléments de signification et même une nouvelle comptabilité des catégories sémantiques.

Un exemple parmi d'autres, à propos du luxe ostentatoire des maisons présidentielles. Un lexique entier a été élaboré autour du vocabulaire de la Cour qui s'est lexicalisé par la suite.

- **Le Palais du Président** —> toutes les maisons particulières, même les cabanes (et surtout les cabanes) devenaient des **palais**.
- **La grosse Mercedes du Président** —> **la Carrosse** —> toute voiture particulière, surtout des tacots délabrés, s'appelaient des **carrosses**, transportant des **ducs** et des **duchesses**. Sous-entendu : suivez mon regard.
- **Le King** —> le Président —> le Chef de famille pour ses enfants (ou encore le **Sheriff** comme au Katanga).

Dans le **frankinois**, *akei Palais na carrosse na ye*, veut dire : il est rentré chez lui (dans sa cabane), avec sa voiture (carcasse ?) avec une connotation attributive péjorative très accentuée.

Sur ce modèle d'extension textuelle et lexicale, s'effectue un autre phénomène par suffixation, à partir des néologismes tirés des langages officiels et des expressions popularisées par les médias de masses.

■ **Les acquéreurs** : les commerçants qui avaient pris en charge le commerce des entreprises et organismes nationalisés en 1974, et qui ont entraîné la faillite du système économique par leur incompétence notoire et le gaspillage qui s'en était suivi. Dans le langage de la **radio-trottoir**, l'**acquéreur** désignait tout usurpateur, tout spoliateur qui s'accapare abusivement des biens qu'il ne sait pas gérer, jusqu'à sa femme et ses enfants. Le vocable finit par devenir un acte de dénonciation de toute funeste mégalomanie.

■ **Le descendeur** : celui qui descend dans les bas quartiers et qui fréquente assidûment les bordels, en abusant de sa position stratégique dans la hiérarchie de l'État.

Sur le même modèle, d'autres vocables tirés du lingala se sont lexicalisés :

■ **bla blateur, ba songueurs, seke yonseur** (référence aux troupes de danseurs dont la spécialité était la danse du ventre, qui s'appelaient aussi les **animateurs**, terme qui dans la **radio-trottoir** était devenu les **nyamateurs** et **nyamatrices**, reprenant le mot lingala *nyama* — animal, bête — pour montrer que des animateurs se faisaient traiter comme des bêtes par les gens du pouvoir qui les abrutissaient).

Les lexèmes ainsi constitués correspondent finalement à la définition générale d'une unité distinctive possédant des propriétés distributionnelles pouvant la faire rentrer dans une catégorie grammaticale. Ainsi des mots :

■ **zondomiser** : empoisonner un rival, par analogie avec « sodomiser ».

■ **sous-mariner** : trouver un refuge (souvent par les fétiches et les sorcelleries) pour échapper à ses ennemis, par allusion à l'information de la **radio-trottoir** selon laquelle le Président passe la nuit dans un sous-marin, sous le fleuve, pour échapper à un éventuel complot ou putsch militaire dirigé contre lui.

■ **coopérer** : corrompre pour obtenir un service auprès d'un agent de l'administration.

CONCLUSION

La **radio-trottoir** recourt presque toujours aux mots français, ou aux procédés de lexicalisation en français, comme dans les **songeurs**, du mot lingala *songisongi* qui veut dire « calomnies ». C'est que le phénomène de production de mots par transposition de sens est presque circonscrit aux cercles des « intellectuels ». Ils surchargent le message linguistique des connotations particulières, et confèrent à cette surcharge une expression qui finit par la lexicaliser formellement. De telle sorte que les mots ainsi utilisés, passent de leur usage relatif, à une terminologie accessible, lorsqu'ils sont intégrés au lexique du frankinois par exemple.

L'indice de distribution est ici qualitatif. Il permet de faire lexicaliser le mot, en le faisant passer de son usage restreint dans la **radio-trottoir**, à une codification lexicale à un autre niveau de langage bien indexé. Ici, c'est le système des relations qui confère au mot son identité et sa valeur.

La notion de **champ lexical** explique que, les mots d'une langue forment un ensemble structuré, réductible à un petit nombre de traits distinctifs qui définissent le statut de chacun des éléments par ses relations avec les autres. Cette hypothèse est à considérer comme possible dans le contexte suggéré ici. Les procédés de la **radio-trottoir** montrent que ce champ peut se trouver impliqué dans une extension sémantique, qui permet de le restructurer à un autre niveau, comme la transposition au lexique

du **frankinois**. Dans ce cas, il faut admettre également la distinction des groupes qui dépendent du sens et des emplois de chaque mot. Ce qui explique que tout changement dans la situation de l'un, entraîne un changement dans celle des autres. Comme justement dans la notion de **champ lexical** (qui n'est pas encore totalement admise), même si à partir de ces hypothèses, on ne peut pas encore induire à un système lexical général qui en intégrerait tout l'ensemble.

Le lexème se constitue par un processus de restriction de l'analogie inverse à l'extension de l'usage. Plus le mot est compris, sans ses connotations analogiques, métaphoriques et satiriques, plus il sort du répertoire de la **radio-trottoir** pour s'insérer dans le lexique du **frankinois**. Ce moment de lexicalisation est important à relever, parce qu'il s'effectue principalement par l'indexation du terme dans une liste de fréquence qu'il serait utile d'étudier et d'élaborer. Ainsi du *songueur* : au départ, tout membre des services de sécurité qui répand délibérément les fausses informations pour entretenir la contre-propagande. Le vocable devient dans le lexique du **frankinois**, celui qui cherche par des mensonges délibérés à détruire un ménage, pour séparer les époux et séduire l'un des partenaires abusés.

Kalonju Zezeze définit la **radio-trottoir** comme « un médium polyfonctionnel, une voix plurielle, anonyme et indéterminée ». Il lui reconnaît « un statut existentiel personnalisé, institutionnel et actionnel » (p. 43). Et il explique : « **Radio-trottoir** donne des informations, surtout celles qui sont du domaine secret et qui paraissent bien gênantes pour le pouvoir (...) Elle critique aussi les sources d'information officielle à caractère de propagande, et essaie de rétablir chaque fois une version plus conforme à l'histoire » (pp. 43-44).

Le roman de Lopes, *le Pleurer-rire* qu'il analyse dans son étude, donne précisément des indications précieuses à ce sujet :

Tout était déjà réglé, et Tonton ne voulait rien entendre des demandes de clémence qui montaient vers lui. Une fois encore, c'est Ma Mireille qui a jeté tout son poids dans la balance. Nul ne doutait qu'il fût lourd... Radio-Trottoir prétend que Bwakamabé a menacé la présidente, mais Ma Mireille n'a pas cédé. Loin de se laisser impressionner, elle s'est enfermée à double tour dans sa chambre, commençant une grève de la faim et du don... Tonton, impressionné, aurait pleuré à genoux, quémendant l'arrêt de telles hostilités (pp. 295-296).

Et c'est par le recours à une « conscience dilatée, plurielle et non monolithique, informe et subjuguée par des croyances profondes et inconscientes », ainsi que l'explique Kalonji, que la **radio-trottoir** opère pour trouver des procédés fonctionnels de lexicalisation des mots. C'est que le système lexical mis en jeu peut s'identifier aux mécanismes de productivité dans la littérature par exemple, ou dans le domaine des mythes et des fabulations, lorsque les locuteurs s'attachent à des formes langagières plus proches dans le fonctionnement même de la langue. Mais une telle hypothèse excède déjà assurément, le cadre strict de la **fertilisation terminologique**¹.

Note

1. Un travail intéressant qui peut être consulté utilement : Duasenge Ndundu EKAMBO (1985) : *Radio-trottoir, une alternative de communication en Afrique contemporaine. Questions de communication*, Louvain-la-Neuve, Cabay, Libraire-éditeur (thèse en communication sociale présentée à l'Université catholique de Louvain, 1985).